

## LE CENTENAIRE DE PAUL MORAND Un Français à New-York

Article paru dans l'édition du 06.05.88

**Paul Morand (1888-1976) était " l'homme pressé " de la littérature française. Beaucoup de charme et des ambigüités, sinon des obscurités. Il aurait cent ans : voici venue l'époque de le relire.**

Dans quelques jours, le New-York, de Paul Morand, sera réédité en collection de poche (GF). Nous publions ci-dessous un extrait de la préface que Philippe Sollers a consacré à celui qu'il nomme " un surréaliste sec ", et à " ce New-York déjà énorme, incontrôlable ".

MORAND tente bien de s'appuyer sur Whitman et ses visions, il essaie de penser que, comme New-York a eu un début, il pourrait avoir une fin... C'est le moment où, séduit, il doute, il rêve d'un effondrement possible... Mais il sait qu'il n'en sera rien : " New-York est ce que seront demain toutes les villes, géométrique. Simplification des lignes, des idées, des sentiments, règne du direct. " Si l'on cherche la complexité et la complicité en dehors de soi, alors, en effet, c'est terrible. Le collectif est réduit à sa plus simple expression, dissous. Attendre quoi que ce soit des autres, et on est effacé sur place. Mais quelle liberté, justement ! Quelle chance de méditation ! Mieux que dans un désert, bien sûr. L'hallucination, ici, est vaincue par tous les moyens et " la grande ville est le seul refuge contre l'intolérance, l'inquisition puritaine "...

Les Etats-Unis, sans cette grosse pomme de New-York, seraient (et sont le plus souvent) un pays de plomb religieux. Il fallait une formidable mécanique pour user toutes les contradictions, les croyances, les velléités régressives \_ les phénomènes, quoi. C'est fait. L'intérêt du " Morand " est d'enregistrer le moment exact où c'est en train de se faire. Les gratte-ciel : " Ils s'affirment verticalement comme des nombres, et leurs fenêtres les suivent horizontalement comme des zéros carrés, et les multiplient... La rage des tempêtes atlantiques en tord souvent le cadre d'acier, mais, par la flexibilité de leur armature, par leur maigreur ascétique, ils résistent... Aveuglé par l'Atlantique ensoleillé, je me trouve en plein ciel, à une hauteur telle qu'il me semble que je devrais voir l'Europe ; le vent me gifle, s'acharne sur mes vêtements ; près de moi des amoureux s'embrassent, des Japonais rient, des Allemands achètent des vues ; comment décrire de si haut cette métropole en réduction, c'est de la topographie, de la triangulation, non de la littérature. " Mais si, c'est encore de la littérature, la preuve. Depuis le " vieil océan aux vagues de cristal " de Lautréamont, ou les Ponts des Illuminations de Rimbaud, les phrases se poursuivent, roulent, se pressent. Il vaut mieux ne pas avoir le vertige, Morand ne l'a pas. Sa prose, éprouvée par la nuit voyageuse, résiste, elle aussi : " Les gratte-ciel s'élèvent, sur une ligne, pareils à des lamaseries dans un Lhassa inexpugnable "...

Broadway, la Cinquième Avenue, la Bourse, la presse : il note bien la nouveauté spatiale et temporelle de la circulation de l'argent et de l'information (qualité essentielle pour un écrivain), son projet de réseau mondial, sa vitesse, ses volumes. " En quelques secondes, j'apprends que dans cette journée où, pour moi, il s'est passé si peu de chose, le quatre-mâts Lucifer a été

coulé, que le premier prix d'Exposition d'horticulture cubaine a été donné à une plante cobra, que le sénateur Lafolette est champion de bridge de Miami et que les Musulmans se sont révoltés, il y a trois heures, aux Indes. " Rien de bien différent aujourd'hui où, allongé sur son lit, jetant un coup d'oeil de temps en temps sur l'écran rose, un habitant peut, avec Reuter News, lire en lettres blanches tous les télex, suivre en bleu, en haut, le cours des monnaies en fonction du dollar, et en bas, en vert, les prévisions météo (cloudy !). Le tout sur fond de musique classique : par exemple (ça m'est arrivé) Le Prélude à l'après-midi d'un faune, de Debussy. La discothèque compacte universelle rythmant les événements, quoi de mieux ? Une catastrophe aérienne ou une guerre changent évidemment un peu de couleur selon qu'il s'agit de Vivaldi ou de Wagner, mais qu'importe ? Vous êtes mort depuis longtemps vous-même, et tout le monde avec vous. Vous n'avez qu'à profiter de ce surplus de perception accordé au temps atomique.

### L'intégration de la mixité ethnique

Si vous mettez le nez dehors, l'Océan vous rappellera que vous êtes en vie, mais dans d'étroites limites physiques, dans un espace hyper-dilaté. Le climat de New-York, d'un extrême à l'autre, froid coupant et enthousiasmant, chaud accablant et tuant, c'est le rappel de la relativité générale. L'Atlantique a raison depuis toujours, c'est bien mon avis. Et puis, en été, Long Island est tout près, on part le vendredi soir pour Southampton, Easthampton... Week-end à Bellport... Langoustes, glaces, champagne... " Toute élite qui arrive au luxe aboutit au français. " Est-ce encore vrai ? Mais oui, courage. Malgré les vins californiens, les bordeaux gardent leurs positions. Et ils les garderont, malgré les attaques que l'on sent violemment intéressées, jalouses... Le fait de ne mettre en avant, à New-York, que des écrivains ou des artistes français cafouilleux, timides (" il ne se passe rien en France ") fait partie de ce complexe profond, durable, alerté... Du bon français ? En voici encore, du côté de Washington Square : " Je retrouve les maisons rouges du square, à portes et à volets verts ; le soleil de l'après-midi les gaine, comme des meubles de l'époque, d'un velours magenta. " Un vrai café, au Reggio, en l'honneur de Morand, pour le mot magenta !

Ce que Morand perçoit, ne voit qu'en partie \_ ne peut pas discerner complètement, \_ c'est la nouveauté fantastique de New-York quant au réglage des populations qui l'irriguent, la grande expérience d'intégration et de mixité ethnique dont l'Europe \_ et singulièrement la France \_ hésite encore à tirer la leçon. Leçon pourtant irréversible. Et c'est ainsi que ce New-York comporte des passages hautement symptomatiques dès qu'il s'agit des Juifs ou des Noirs. De même que l'Affaire Dreyfus date la Recherche du temps perdu, et Bagatelles, de Céline ; de même les réflexions que l'on trouve ici, en 1930, prouveraient, s'il en était besoin, à quel point ce " thème " est celui du vingtième siècle, au même titre, diront les historiens de l'avenir, que le nihilisme quotidien, l'homosexualité ou la drogue, sans parler, vers la fin, des greffes, du SIDA, de la procréation artificielle et de ses répercussions biologiques, éthiques et pathétiques. Rien ne sert de s'indigner, il faut rire à temps.

Mais ce n'est pas sans malaise (malaise par rapport à Morand qu'on aurait pu croire, à tort, plus en éveil par anticipation) que l'on lit la description de " cette population grouillante,

crasseuse, prolifique et sordide... Un immense folklore local, dans le théâtre yiddishaméricain comme dans le roman, ressasse à l'infini la scène du vieux père, inassimilable et botté, avec ses rouflaquettes grasses s'échappant de son melon verdâtre, le Talmud sous son châle de prières, maudissant en russe ses enfants devenus américains, qui ne le comprennent plus ". Ou encore : " Il est neuf heures du soir. A cette heure-ci où sont les Juifs ?... Ces publics, femmes en cheveux, hommes sans cols, cheveux crépus, yeux éclatants, bouches charnues, teints livides, me transportent soudain dans les théâtres actuels de Moscou : pas une retouche à faire, rien à changer... " Rien à changer, en effet, à la bonne vieille perception antisémite du monde, dont les Français se seront faits (point à élucider) une spécialité nationale, au point de pousser littérairement le genre jusqu'à ses extrêmes.

### Philippe SOLLERS

Paul Morand, fidèle au pire

## Dialogue de deux crocodiles nostalgiques

Article paru dans l'édition du 23.02.01

**Jacques Chardonne et Paul Morand se sont écrit presque quotidiennement de 1952 à 1968 - date de la mort du premier. François Dufay a consulté à Lausanne cette correspondance dont l'édition reste à venir**

François Dufay est l'auteur de Voyage d'automne (Plon), récit de la visite effectuée par quelques écrivains français, dont Jacques Chardonne, en octobre 1941, en Allemagne, sur l'invitation des autorités nazies ; il a pu consulter la correspondance Chardonne-Morand, déposée par les deux écrivains en 1967 à la bibliothèque cantonale de Lausanne et ouverte, suivant les instructions testamentaires de Morand, à la consultation depuis janvier 2000. « Pouvez-vous nous donner quelques indications sur le contenu de cette correspondance, que Gallimard s'est engagé à publier bientôt ? - Chardonne et Morand, rapprochés par leur commune mise à l'index après la guerre, se sont écrit quasi quotidiennement de 1952 à 1968. Leur correspondance remplit sept cartons, pleins à ras bord chacun de plusieurs centaines de lettres. Le contraste de leurs missives est en soi un régal : Chardonne couvre de larges feuilles de son écriture efflorescente, Morand noircit au stylo bille, de son écriture serrée, de petits bostols, ou du papier à en-tête de palaces exotiques.

De quoi parlent-ils ? Des fleurs de leurs jardins respectifs, de leurs lectures, de l'actualité, et c'est le plus souvent un délice d'esprit et de mordant. On croit ces vétérans « largués », en fait ils observent l'évolution du monde avec acuité. Morand recommande par exemple à Chardonne les films de la nouvelle vague ! « Voyez A bout de souffle, d'un jeune. Excellent : pudique et fort ; une longue scène entre amants, remarquable. Une étude profonde des jeunes, leur indifférence à tout. Un homme peut tomber mort à leurs pieds, un animal souffrir, une femme hurler : impassibles. »

Grâce à cet échange au jour le jour, on suit aussi leurs relations avec leurs jeunes amis les « hussards », de l'enthousiasme initial à un certain refroidissement ( « Nimier... ce personnage était copié sur vous », écrit Chardonne à Morand). On vit, depuis les coulisses, la candidature de Morand à l'Académie française, tentative fomentée en commun par ces deux ex-vichystes pour obtenir une réintégration dans la vie publique avec les honneurs.

Pour moi, cette correspondance-fleuve ne revêt pas seulement l'intérêt d'un grand document littéraire. C'est un chef-d'œuvre d'abandon et de style sec, et tout simplement l'un des sommets du genre épistolaire, toutes époques confondues... - Les lettres de Morand donnent-elles une vue inédite sur la psychologie et l'attitude de leur auteur, en particulier sur la question de l'antisémitisme ?

Autant Morand se montrait prudent dans ses interviews, autant il se « lâchait » quand il écrivait à Chardonne. On retrouve, hélas, dans ses lettres, dès qu'il parle des juifs, le Morand de France la douce, son roman xénophobe de 1934. A tel point que, plus d'une fois, Chardonne, qui n'est pas ce qu'on peut appeler un philosémitte, en vient à prendre la défense des juifs !

L'autre obsession de Morand, ce sont les homosexuels, qu'il appelle les « PD », tombant - lui qui fut l'ami de Proust - au niveau du graffiti de vespasienne. Au-delà de ces phobies, c'est l'évolution du monde vers une sorte de « normalisation démocratique » qui révolte ces deux crocodiles, notamment Morand, nostalgique de la société « sélect » des années folles. - Chardonne, selon sa biographe, Ginette Guitard-Auviste, souhaitait publier des fragments de cette correspondance, mais Morand recula, considérant qu'il y avait « à chaque ligne des choses très dures ». Vous qui avez lu cette correspondance, qu'en pensez-vous ? - En l'occurrence, Morand était plus lucide que Chardonne. Leurs critiques étaient souvent trop venimeuses pour permettre une publication immédiate, à moins d'affadir. Morand avait ses têtes de turc, par exemple de Gaulle, qu'il appelle avec mépris « Gaulle ». Chardonne, lui, était horripilé entre autres par Mauriac, « sa comédie Malagar à la TV ». Mais leurs jugements sur une même personne variaient selon les jours. Morand exécute Malraux en tant qu'imposteur et « bidonneur », avant de rectifier le tir quelques jours plus tard, car il s'est souvenu du jeune mythomane séduisant qu'il avait rencontré en 1925 en Indochine. Autre morceau d'anthologie : la visite que Paul et Hélène Morand effectuent un jour de 1959 chez Georges Simenon, leur voisin, dans son château en Suisse. Effarés, ils découvrent l'intérieur « nouveau riche » d'un véritable industriel de la littérature, qui a complètement rationalisé sa production.

D'autres figures littéraires sont l'objet de flèches encore plus acérées : tel critique est un « sot », tel éditeur un « demi-toqué », tel écrivain une « merde juive ». Je suis curieux, je l'avoue, de voir sous quelle forme la maison Gallimard - pas oubliée dans la distribution de gracieusetés - va éditer cette correspondance. Sera-t-elle expurgée ? Contrairement aux prévisions de Chardonne et Morand, beaucoup de leurs cibles sont toujours de ce monde en 2001...

**Propos recueillis par Patrick Kechichian PATRICK**

## Morand, Bucarest et nous

Article paru dans l'édition du 09.06.90

**La capitale roumaine conserve encore suffisamment de son esprit et de ses quartiers d'hier pour retremper son âme meurtrie. Relecture du portrait qu'en traçait Paul Morand en 1935.**

Un diplomate occidental à la retraite ayant fréquenté la Roumanie avant et durant le communisme se plaisait à rapporter que le meilleur moyen de plaire à la reine Hélène puis à Elena Ceausescu (et on pourrait sans doute ajouter à n'importe quel Roumain ou Roumaine) était de leur dire : " Madame, Bucarest est vraiment le Paris des Balkans ! "

L'ennui, c'est que la capitale roumaine, ayant été fondée outre-Danube (en 1459) par Vlad l'Empaleur \_ autrement dit Dracula lui-même, \_ ne se trouve pas dans la partie balkanique de l'Europe...

Mais n'ajoutons pas de chicane géographique aux angoisses actuelles de ce pays. D'autant plus que Bucarest fut longtemps et est encore, par son esprit congénitalement délié, volatil et féminin, bien plus " parisienne " que proche de la pompeuse Athènes moderne ou des lourdes grâces slaves de Sofia (et encore moins de la redoutable astuce hongroise).

L'agilité mentale des Bucarestois, qui les rapproche des Parisiens, s'accommode en effet, contradictoirement, d'une incontestable " naïveté ".

Mais il s'agit de la naïveté du Huron, de celle dont le surréaliste René Crevel écrivait vers 1930 qu'" il en faut beaucoup pour accomplir de grandes choses " (1).

L'ambassadeur Alexandre Paléologue, qui vient d'être rappelé définitivement par son gouvernement en raison de son goût trop prononcé pour le parler vrai ; la prof de français Doïna Cornea, immaîtrisable metteuse de pieds dans le plat sous Ceausescu comme sous Iliescu ; Andreï Cristovéanu, un autre enseignant qui vient d'abandonner la sécurité du fonctionariat pour créer la première école privée franco-roumaine du pays, nous paraissent tous trois illustrer à merveille ce compagnonnage de la finesse et de la candeur, au reste marque de toute la Roumanie et non de la seule Bucarest.

Conséquence positive de la révolution roumaine dans le monde éditorial français, la réédition du Bucarest de Paul Morand (2) vient à point nommé pour vérifier l'ambivalence esquissée ici.

Ce livre, publié en 1935, est à la fois le portrait d'une nation à travers sa capitale et une preuve d'amour de l'écrivain pour son épouse roumaine (3), Hélène (il faut s'y faire, toutes les femmes de cette contrée, de feu la poétesse Vacaresco à la péripatéticienne timide de l'hôtel Intercontinental, se nomment ainsi, hommage de la latinité à une Byzance qui lui a offert une spécificité supplémentaire : l'orthodoxie).

Une couronne fondue dans l'acier

Le Bucarest de Morand permet, page à page, presque mécaniquement, de vérifier que cette ville, ce terroir latins dans l'immensité slave furent rien moins que " provinciaux " sous la couronne, fondue dans l'acier d'un canon ottoman, de ces Hohenzollern francophiles et francophones choisis à dessein par Napoléon III (Le Monde du 7 février).

Vers 1930, l'existentialisme frémissait déjà à Bucarest avant de s'épanouir dix ans plus tard à Saint-Germain-des-Prés. Cioran, future coqueluche parisienne, y émargeait avant de s'expatrier.

Plus encore, Iorga, le prolifique historien de graphie française, qui devait être assassiné durant la guerre mondiale pour prix de sa modération politique, préfigurait nos Braudel, Chaunu et Le Roy-Ladurie, par son sens de l'angle insolite, sa fantaisie érudite, ses amples synthèses mais où le lecteur ordinaire n'est jamais abandonné à la noyade solitaire.

Puisse perdurer l'intérêt actuel pour la Roumanie afin qu'on retrouve bientôt dans les librairies de l'Hexagone ne serait-ce que Byzance après Byzance, ce summum de l'oeuvre iorgienne !

Selon Morand, Iorga était " le génie des Carpates ". Le vrai. Les communicateurs de Ceausescu furent de sacrés compilateurs, empruntant aussi à l'éphémère homme fort Antonesco (que le roi Michel limogea en 1944) l'amphigourique surnom de Conducator.

Iorga qui, en 1930, devant un carafon de vin blanc, lisait l'avenir pour le reste du siècle : " Nos paysans ne seront jamais bolcheviques, comme les paysans français, ce sont des individualistes forcenés, des avarés, souvent très riches. " " La dictature ? Pour quoi faire ? Aucun peuple n'est plus facile à mener que le peuple roumain. "

Hantés, sans doute, par l'idée du proche épilogue de leur inutile dictature, les Ceausescu, dans leurs ultimes années, voulurent marquer à jamais Bucarest. Ils y parvinrent \_ mutatis mutandis comme le baron Haussmann à Paris, \_ jetant bas tout un quartier charmant de venelles, églises et treilles, le remplaçant par une volée de Champs-Élysées tragiquement sans voitures mais où les automobilistes de demain seront comme poissons dans l'eau.

Le couple " génial " ne détruisit pas pour autant le centre historique même de Bucarest \_ qui n'a donc renoncé ni à ses statues 1900 de poètes ou de politiciens oubliés, ni à sa " rue Jules-Michelet, romanophile ", ni à ses vitrines anarchiques où le Triestin Claudio Magris a même vu " des soutiens-gorge semblant avoir déjà servi "... (4). Urbanistiquement, le communisme, quand il n'est pas ravageur, se montre des plus conservateurs (voir Sofia, Prague ou Moscou). Aussi bien le volume de Morand constitue-t-il encore le meilleur guide pour jauger cette Calea Victoriei, cette avenue de la Victoire, " la plus fameuse artère du proche Orient qui a vu passer les cinquante mille hommes et les mille huit cents canons retour de Plevna (5) en 1877, les troupes roumaines victorieuses de la Bulgarie, sans coup férir, et éprouvées par le seul choléra en 1913, le maréchal Mackensen et ses armées suivies de savants en uniforme en 1916, enfin les régiments français défilant en novembre 1918 sous les fleurs et les vivas ". Et, aujourd'hui, une foule résignée, provisoirement au moins, à sa révolution mi-ratée, mi-réussie.

Les souffrances d'un maître d'hôtel

Toujours dans la même avenue, poussons la porte de Capsa (qu'on devrait écrire " Capcha " puisque, en français, on doit, paraît-il, le prononcer ainsi). Ce haut lieu, s'il en fut, du " Paris des Balkans ", du Bucarest de Carol II, ce Louis XV roumain, ce rendez-vous de toutes les élites nationales d'avant le régime marxiste, existe toujours, comme confit dans le formol, avec ses boiseries veloutées par le temps et ses velours brunis par l'usage. " C'est le coeur de la ville, topographiquement et moralement (...), c'est un hôtel, une confiserie, un restaurant et un café. Imaginez, réunies dans une maison d'apparence modeste et désuète, quatre vieilles gloires européennes : le restaurant Foyot et la confiserie Rumpelmayerde Paris, le café Florian de Venise et l'hôtel Sacher de Vienne. C'est un style, une tradition, une habitude, un organe, un décor, une salle des pas-perdus, un monument et une cocarde, que Capsa. Tout Bucarest s'y retrouve. "

Sous le communisme, ceux qui comptaient dans la Cité se cachaient soigneusement au fond des bois de la périphérie. Capsa démonétisé, étatisé, ne demande aujourd'hui qu'à recouvrer sa liberté, sa visibilité, à servir du vrai café, du chocolat non farineux, des petits pains comestibles et " à présenter le Monde à sa clientèle, n'est-ce pas ? puisque hier on lui offrait le Temps ", ajoute aimablement le maître d'hôtel francophone, qui déteste autant son statut de fonctionnaire que le mauvais café. " Ecrivez-le, je vous en prie ! " Dont acte.

Cela n'a l'air de rien mais le sort de Capsa sera l'un des baromètres les plus probants du Bucarest de demain. Revivra ? Revivra pas ? Morand concluait : " Capitale d'une terre tragique, où souvent tout finit dans le comique, Bucarest se laisse aller aux événements sans cette raideur, partant sans cette fragilité que donne la colère. "

Ainsi, en principe, rien n'est perdu. D'autant plus qu'à en croire encore l'inventeur des biographies de capitale : " L'Histoire, comme une idiote, mécaniquement, se répète "... Après le pire devrait donc revenir le meilleur. Et les serveurs de Capsa être heureux derechef. En tout cas, ils le méritent.

**Jean-Pierre PERONCEL HUGOZ**

## **Paul Morand à la plage**

Article paru dans l'édition du 03.08.90

### **Quand "l'homme pressé" raconte l'histoire des bains de mer**

Paul Morand n'était pas seulement l'un de nos meilleurs écrivains du voyage. C'était aussi le champion du monde de la littérature balnéaire. En 1960, il donnait une brillante leçon sur les avantages, les charmes et les vertus des bains de mer. Pendant les journées de grosse chaleur (à propos, rappelons que canicule veut dire temps de chien), c'est un grand plaisir de lire ou de relire ce texte qui vient d'être opportunément réédité.

On admire d'abord la manière dont Morand dépeint le mouvement des vagues : il parle, en effet, de " cette fierté abaissée par une autre ". Au contraire des montagnes, dit-il, " la mer n'a pas d'âge ; couverte de rides, elle les perd aussitôt ". Les vagues sont de " charmantes ivrognesses ", tandis que " la montagne nous fait visage de bois, avec sa majesté de mer arrêtée par une photographie instantanée ". Le livre de Paul Morand devrait être le bréviaire de toutes les plages...

#### De Tanger au Touquet

Malgré ses intempérances, l'été est un rêve que tout le monde partage durant les mois d'hiver. Les gens des villes nourrissent les mêmes nostalgies tandis qu'ils connaissent les soucis de décembre, les maussaderies de janvier ou les tracas de mars. Le gris de l'existence humaine ranime alors les imaginations les plus modestes ou les moins audacieuses. Et la théorie des climats se marie avec la psychologie des âmes. Je ne sais si le rêve s'accomplit jamais. Il subit sans doute les contrariétés qui appauvrissent ou ruinent la plupart des rêves. Ceux de Morand semblaient connaître un meilleur sort, car il présente le " catalogue de (ses) ébats aquatiques " avec l'allégresse des hommes qui font l'inventaire de leurs jours de chance et de leurs semaines de félicité. " L'homme pressé ", " le traverseur de vies et de paysages ", était un nageur enthousiaste et un baigneur lyrique. Sa jeunesse avait coïncidé, vers 1910, avec le succès de cette mode qui conduisait une minorité aventureuse dans les eaux de la Méditerranée, de l'Atlantique ou de la Manche. Paul Morand se trouva parmi les précurseurs de cette façon de vivre, moderne et coûteuse. Membre du parti balnéaire international, il avait des faiblesses pour le Sud, mais il ne dédaignait pas le Nord, et le catalogue de ses souvenirs nous entraîne dans " les endroits du monde " les plus variés.

Sans jamais ralentir l'allure \_ réputation oblige, \_ nous irons de Tanger au Touquet, nous passerons de Palerme à Roscoff et, laissant Patmos, nous rejoindrons Noirmoutier. Nous aurons quand même le loisir d'admirer les calanques de Piana, qui " gardent tout le jour le souvenir du soleil couchant ".

Auparavant, Morand nous aura fait prendre des " bains dans le temps ", en compagnie d'Ulysse, de Cicéron et de Paul et Virginie. Ulysse ne se trempait pas volontiers dans la mer. Il fallait un naufrage pour le voir nager. Car cet aventurier " n'aspirait qu'au massage à l'huile, en attendant la bonne robe de chambre ". Il appelait cette quiétude " la vie mielleuse ", nous dit Paul Morand. Cicéron allait souvent au bord de la mer Tyrrhénienne. Le contact de l'eau ne lui inspirait sans doute pas les mêmes craintes. Il se reposait et méditait dans une des " dix-neuf villas " qu'il possédait entre Rome et Baïes. " Les grèves de jadis étaient devenues des plages " sur lesquelles rivalisaient les courtisanes. Les vacances romaines réunissaient déjà beaucoup de monde, mais elles avaient une fâcheuse réputation.

Sénèque fit le procès des " auberges marines, ces hôtelleries du vice ". On s'y livrait, paraît-il, à ces activités douteuses qui fascinent et offensent l'espèce humaine. Morand énumère les petits métiers, dont la fortune était assurée sur les plages : les " doucheurs, strigiles, masseurs, épilleurs (...) détenaient des secrets amoureux ou politiques ; ils procuraient des

maris aux jeunes filles sans dot et des jeunes gens aux vieilles dames ". C'était une époque troublante, et Paul Morand la dépeint avec ravissement. On prenait du plaisir au bord de la mer et l'on y soignait déjà ses rhumatismes.

Le christianisme allait, hélas ! rhabiller tout le monde pour plusieurs siècles. Les côtes allaient se dépeupler. Ostie deviendrait un désert où se promèneraient les fantômes des voluptés anciennes, avec cet air affligé que donne parfois le désœuvrement. Il faudrait attendre la Renaissance pour que le corps humain retrouvât quelque liberté... En 1788, avec Bernardin de Saint-Pierre, " la plage fit son entrée dans le roman ". Quelques mois avant la Révolution française, Paul et Virginie enseignèrent à l'Europe l'exotisme et la natation. Bientôt, on irait traiter son " mal du siècle " devant l'océan.

L'air marin guérissait ou modérait la mélancolie. Michelet devait le confirmer : " Chaque climat est un remède. La médecine future sera une émigration prévoyante. " Et les conditions atmosphériques régnèrent pour longtemps sur les états d'âme. Quant à Byron, il avait poussé le souci du dandysme jusqu'à " déjeuner et fumer son cigare dans l'eau ".

Rêves d'hiver

Sous le second Empire, la mode du turban apparut à Biarritz. Des femmes qui le portaient, on disait qu'elles " se mameloukaient ". Les frères Goncourt écrivaient : " La plage n'est que le prolongement du salon. " C'était juste. La vie mondaine commençait de déménager. Les conversations, les jalousies, les médisances et l'art de séduire se transportaient au bord de la mer. Cent ans plus tard, les plages de France, d'Espagne et d'Italie ressembleraient davantage à des meetings. Et l'on ne trouverait pas l'espace nécessaire pour " écrire son nom sur le sable ".

Morand le déplorait. " Pas de bonheur sans la mer ", déclarait-il, voulant suggérer sans doute que le sentiment de l'infini améliorerait la respiration de l'espèce humaine. Mais ce sentiment ne s'accommode guère de la surpopulation ni des ravages de l'immobilier. Aussi, il arrive que la mauvaise saison se venge et que les déçus du paradis fassent des rêves d'hiver en été.

**François BOTT**

dossier

## **Paul Morand, fidèle au pire**

Article paru dans l'édition du 23.02.01

**L'absence totale de plaisir ou de toute autre forme d'émotion est ce qui imprime sa marque la plus forte à ce « Journal inutile ». Il s'en faudrait de peu qu'un tel vide n'acquière une force tragique**

Jacques Chardonne, le romancier des couples de province, meurt en mai 1968. Le lendemain de son enterrement, son vieil ami Paul Morand entreprend la rédaction d'un journal pour continuer à lui écrire. Morand vient d'avoir quatre-vingts ans. Il remplira copieusement et

régulièrement ce Journal inutile jusqu'au 9 avril 1976, quelques semaines avant qu'un malaise cardiaque ne l'emporte. Cette fidélité a quelque chose de touchant. La fidélité aux souvenirs était sans doute le seul bon sentiment que Morand jugeait encore habitable.

Le 27 mai 1974, il note : « Je laisse (par lettre) à Gallimard le soin d'éditer tout, ou partie, en l'an 2000, de mon Journal inutile, incapable d'apprécier moi-même l'intérêt, général ou privé, que ces souvenirs peuvent avoir, vus d'aujourd'hui ou d'alors. Je me fais très bien à l'idée qu'il restera inédit, faute d'intéresser l'an 2000. » En avril 76 : « Refait le passage de mon testament concernant Gallimard ; notamment au cas où la maison céderait son fonds (ou serait confisquée par le PC). » Morand justifiait son passé en prévoyant un avenir de catastrophes : les Russes (ou les Chinois) à Paris, les bibliothèques incendiées avec les châteaux, la dictature - ignoble - de la foule chassant celle - indispensable - des élites. Il en va souvent ainsi des vieilles personnes ; elles supportent mal que l'histoire se continue sans elles, sauf comme un enchaînement de malheurs. Il faut que leur naufrage soit, au moins, celui de la civilisation. Morand se définit comme « VCRAQNP (vieux con réactionnaire, attaché à la quille d'un navire en perdition) ».

L'intérêt du Journal n'est donc pas dans ses vitupérations contre l'air du temps. Celui de Morand semble s'être brutalement arrêté du côté de Vichy en 1942. Spectaculaire phénomène de vitrification. Trente ans plus tard, Morand soulève son couvercle, et rien n'a changé : c'est l'Hôtel du Parc reconstitué à l'état pur, si l'on peut dire. Les bruits, les odeurs, les discours, les sentiments, la valse-hésitation au bord du gouffre comme si vous y étiez. Le complot juif, la décadence anglaise, les gaullistes vendus aux bolcheviques, la haine de la pensée, la hantise du Front populaire, l'insuffisance de l'hitlérisme : « Hitler a été aveuglé par le nationalisme, en homme du XIXe. Il a attaqué des nations, et il a trouvé devant lui des Internationales : la juive (Anglo-saxons) et la communiste (les Russes). On peut vaincre des nations, localisées ; on est désarmé devant l'ubiquité des Internationales. » C'est écrit le 2 juillet 1969 par un professionnel des Affaires étrangères, ancien ambassadeur de France.

Impressionnante fidélité à l'erreur : dès que Morand avance un pronostic, il est démenti. 29 juin 68 : « Ainsi le régime gaulliste s'achemine-t-il vers le fascisme. » 1er septembre 1969 : « Révolution en Libye. Cela va faire, tôt ou tard, sauter la Tunisie et les communistes arriveront à Tanger. Faire sauter l'Espagne ne semble qu'un jeu. La flotte russe d'une Méditerranée russe appuiera. » Et ainsi de suite pour le Portugal, pour l'Espagne de son cher Franco, pour l'Afrique du Sud qu'on va abandonner aux nègres, pour la Ve République fatalement conduite vers la guerre civile. Jusqu'à Bernard Pivot soupçonné de vouloir diriger un soviet au Figaro !

Cette vision fantasmagorique d'une civilisation européenne menacée par « les grandes sociétés secrètes yiddish » et les faiblesses de l'homme blanc face aux nègres, aux pédérastes et aux femmes, nous la connaissons bien. C'est le grand pot noir duquel Céline tirait son encre. Sans discuter de savoir si le génie littéraire est une excuse à l'ignominie, constatons que Morand ne peut pas s'en prévaloir. Il est étroit ; il écrit comme il est convenu, chez les bourgeois, de porter des habits coûteux : avec négligence. Céline est un écrivain, Morand a choisi d'être un homme de lettres. A chacun son théâtre. Morand, dans les années 1920, après ses premiers

succès, a opté pour le talent, l'argent, la mondanité, la vitesse, la situation. C'était une des manières de s'affirmer moderne ; cela avait du chic. Morand est un auteur chic : à l'apprentissage de l'humanité il a préféré celui de la société. Il est amusant de constater combien, aujourd'hui encore, cet abandon lui vaut d'admirateurs. Vieilles nostalgies de la bourgeoisie de droit divin ? On songe plutôt à ces butlers, ces domestiques des grandes maisons d'autrefois, qui croyaient faire oublier par un surcroît de gourme, de snobisme et de « style » l'esclavage de leur condition. Morand a des manières qui les épatent.

Le « style », il en est toujours question dans le Journal inutile. Morand remplit les pages de ses carnets de citations qui ont « du style ». Il accumule les « mots » comme d'autres achètent des actions. Lui-même essaie des phrases, des aphorismes qu'il tourne et qu'il aiguise, puis qu'il meule pour leur donner un tour à la fois spirituel et nonchalant. Du genre : « le mariage : une femme de plus ; un homme de moins. » Ou encore : « La pédérastie demande le collège (et non le lycée), le pensionnat, le dortoir, la classe sociale sans mélange ; surtout le collège religieux. Le lycée, c'est bien différent : il y a de tout, des juifs, des fils de boutiquiers, des gens du monde. » Encore : « Les femmes ont besoin d'un homme pour se persuader qu'elles existent, pour jouir, mais d'elles-mêmes. Les femmes se vengent sur l'homme d'avoir besoin de lui pour exister. » Où l'on voit quelle est la fonction exacte du travail d'écriture : habiller selon les canons du bien-dire les sentiments les plus vulgaires et les pensées les plus molles.

Ce n'est pas que Morand soit bête, même s'il le proclame à son de trompes. Proust d'ailleurs le trouvait non seulement charmant mais intelligent, en 1920. Mais c'est une éponge sociale ; sa santé de fer lui permet de tout engloutir de la médiocrité de son milieu jusqu'à y perdre la plus légère trace de lui-même. Il se dissout dans les opinions, les préjugés, les bonnes fortunes de sa paroisse. La langue française elle-même n'échappe pas à ce rétrécissement. On vire allégrement par-dessus bord Montaigne - un peu juif, il est vrai -, Chateaubriand, Balzac, Hugo (sauf celui des Choses vues ) et l'on claironne comme une évidence : « La langue française a été inventée pour faire court », ce qui ne veut strictement rien dire, pas plus que le contraire. La langue de Morand est d'une époque, d'un lieu et d'un milieu, même si bien d'autres après lui ont essayé de l'imiter et de répandre le mythe d'une « écriture française ».

Le roman est lié à l'Histoire avec laquelle Morand est fâché. Il lui reste la géographie ; le meilleur de son oeuvre - et dans ce Journal encore - est dans les paysages, les portraits de ville, les décors, Venise, Londres, Tanger et même New York quand Morand consent à oublier les habitants des gratte-ciel : « des boîtes à juifs, à bolchies, à polaks, à dagos, à husskies, à wops ». Quand les hommes parviennent à disparaître, quand le monde se fait désert et silence, Morand se transforme : pour peu, on lui prêterait une sensibilité, un coeur, un regard personnel, une sorte de bonté. Il écrit d'exquis petits poèmes presque japonais sur la dentelure d'une feuille, l'ombre d'un tableau, les hêtres roux de sa propriété des Hayes. C'est un impressionniste fourvoyé dans le portrait. Il est frappant qu'il ne raconte pas sa vie comme une histoire mais comme une carte dont il détaille les itinéraires fantasques qui l'ont guidé. Comme si les voyages étaient la seule figure possible du bonheur. Le seul moyen de sortir enfin de soi, de se fuir.

Morand voyage encore beaucoup entre 1968 et 1976. De temps en temps, il plante là son épouse grabataire, son hôtel particulier et les minuscules champs de bataille académiques pour retrouver Venise, Jersey ou Trieste. Mais le charme n'opère plus guère. Le tourisme a tué le voyage aussi sûrement que les congés payés ont tué le plaisir de la paresse : « Les voyages étaient agréables quand il y avait partout de la place, qu'on ne retenait rien d'avance, qu'on ne jouait pas des coudes. L'an dernier, j'ai vu, en gare de Venise, la consigne si pleine, qu'on refusait les bagages ; un millier de hippies restaient assis sur leur baluchon. » Les paysages s'éloignent dans le souvenir, les souvenirs ont un goût d'amertume. Le monde se rétrécit encore, Morand s'y accroche, avec les dents. Il n'a jamais aimé grand monde, même pas lui-même ; il écrit désormais des méchancetés comme il fait de la gymnastique à l'Automobile-Club ou compte les dames qu'il entraîne dans son lit : pour se conserver du muscle, vérifier l'état de la machine. Un devoir plutôt qu'un plaisir ; paraître, toujours...

L'absence totale de plaisir ou de toute autre forme d'émotion est ce qui imprime sa marque la plus forte à ce Journal inutile. Il s'en faudrait de peu qu'un tel vide n'acquière une force tragique. Plus exactement, il faudrait un peu moins. D'un bout à l'autre, Morand force la note pour ne pas lâcher le lecteur qu'il tient par la veste. Il en fait trop dans tout comme un jeune ambitieux qui veut se faire remarquer par son chef de bureau. Trop dans la haine ressassée comme une vieille soupe, dans la niaiserie de classe, dans la posture étudiée, dans le ressentiment, dans le rien compris, rien oublié. Trop dans la formule longtemps mâchée, dans le papotage spirituel, dans le relâchement calculé, dans l'élégance poudrée, dans le faux naturel. On aimerait être scandalisé, on est navré.

Par souci de ne rien perdre, on voudrait signaler, vers le milieu du premier volume, quelques belles pages consacrées par Morand à Charlie Chaplin, son voisin du lac de Genève. Un portrait bien attrapé et même chaleureux. Et donc oublier ce qui suit, quelques pages plus loin : « Pour les pédés comme les juifs, quand on en connaît un, on les connaît tous. » Morand nous a laissé en testament le pire de lui-même ; toutes les franchises n'honorent pas.

**Pierre LEPAPE**

**Paul Morand, fidèle au pire**

## **Morand de Paris**

Article paru dans l'édition du 23.02.01

Transatlantique échoué au pied de la Tour Eiffel, le célèbre appartement de Paul Morand ouvre de plain-pied sur le trottoir. Pour entrer il n'y a qu'à se laisser glisser. On se trouve tout de suite comme dans une vulgaire consigne des chemins de fer, nez à nez avec des rangées de bagages de toutes formes, en crin, veau, parchemin, toile, jetés là, à chaque retour.

Surgit un petit monsieur qui ne se prend surtout pas pour Paul Morand. Jambes de cycliste, torse de gymnaste, tête de bébé au regard déconfit mais curieux, il ne dit ni bonjour ni au revoir. Il a calculé qu'ainsi il gagnait des mois, voire des années. « Le pire pour quelqu'un,

c'est de tout voir, tout sentir et de ne pas pouvoir l'exprimer. Le supplice : ne pas trouver la forme. »

Noeud papillon de vieux dandy vissé sur une chemise à carreaux d'étudiant, col qui rebique, costume étriqué, il vous entraîne par une cursive en boiserie sombre sculptée vers son bureau à mi-étage. Là, dans sa forte main de cavalier émérite, tourne la dernière photographie de Proust. « Marcel, sur son lit de mort ! C'est moi qui l'ai prise. Comme je suis maladroit, il n'y en a que cet exemplaire, le négatif a brûlé entre mes doigts au tirage. Mais regardez ces yeux de visionnaire : ils le mangent tout entier. »

Quand Paul Morand est à Paris et qu'il écrit, on imagine que c'est à cette longue table collée devant cette fenêtre en demi-lune sur le Champ-de-Mars qui lui offre la vue sur les jeux des enfants et sa pelouse verte pour buvard.

Qu'Aragon méprise sa littérature lui est tout à fait supportable, il n'est pas le seul. Ne lui dites pas le contraire : rares sont les écrivains qui ne sont pas jaloux de ses succès... auprès des femmes ! Sa réputation d'antisémitisme et sa situation pendant la guerre ayant fait le reste.

A déjeuner, dans une salle à manger haute époque, ce très jeune monsieur dont la conversation est faite d'aperçus brillants, de rapprochements étonnants, éclats d'une culture universelle, semble gêné par le rôle convenu du maître de maison.

Le voilà soudain enchanté de pouvoir vous montrer son salon, cathédrale de Chartres des salons, devant lequel la salle de bal du Titanic est une plaisanterie. Ses deux armoires chinoises trois fois plus hautes que lui. « Vous avez vu, là, c'est un vrai lit de fumeur d'opium. Nijinsky a dansé devant. Avec Hélène on a même donné des pièces de théâtre, ici. Pour cinq cents personnes. Proust ne quittait pas cette bouche de chaleur. » Et soudain, comme sorti du brouillard, se dresse le portrait de sa femme par Lévy-Dhurmer. « Autrefois, tout le monde trouvait ça hideux. On l'a caché pendant des années. Maintenant que c'est la mode, je l'ai ressorti. » « La seule chose, c'est de se retrouver. » Au rappel du mot de Rilke, « Nous avons perdu la maison commune », il rétorque aussitôt, les yeux clairs, l'air perdu du contrôleur de train qui les a tous pris : « La maison commune, c'est la civilisation. »

**François-Marie BANIER**

## **Le centenaire de Paul Morand La peur d'ennuyer**

Article paru dans l'édition du 06.05.88

Le dimanche matin, il y a visite chez Sarah Bernhardt et, le dimanche soir, un diner rituel et sinistre chez la grand-mère Charrier. Ainsi va-t-on tranquillement vers 1900. Eugène Morand, esthète et humaniste, entouré de ses amis aux longues moustaches, et de ses tableaux, éduque son fils Paul : "Souviens-toi de te méfier." Et sans doute est-ce pourquoi nous devons, nous aussi, nous méfier de cet homme et de sa légende, qu'on pourrait résumer par le joli mot de Cocteau : "Riche comme Crésus, simple comme bonjour."

Paul Morand, qui aurait eu cent ans le 13 mars, c'est un visage de Chinois aux joues rondes, des allures sportives et rembourrées. C'est Oxford et les concours des ambassades où il arrive toujours premier, ce sont les voitures de course et les croisières de luxe, les Années folles d'un gosse de riches, "trop brillant, trop vif, trop savant", comme disait Jacques Chardonne avec affection, expliquant les raisons de l'agacement provoqué par son ami : "On disait qu'il était superficiel." Une légende en béton doré.

Au passage, on remarque qu'il déjoua toujours les pronostics des bien-pensants qui croyaient si bien le comprendre, imprévisible jusqu'à se retrouver " collabo " (1), ce qui lui fit vivre de son vivant, comme le note Déon dans *Mes arches de Noé*, le purgatoire littéraire réservé précisément aux centenaires. Il a aujourd'hui retrouvé son éclat. S'il incarne une forme du ricanement typiquement moderne, notons quand même que Morand est un "type snob", mais sérieux. Certes il ne parle que de femmes, de voyages, de nuits, de mers, de coeurs et d'yeux, mais il s'en explique résolument : "J'ai écrit mes premières nouvelles \_ *Tendres stocks*, 1919, *Ouvert la nuit et Fermé la nuit*, 1922 et 1923 \_ pour frapper un coup non en littérature, mais dans le siècle. C'était une façon d'annoncer aux gens que des signes étaient en train d'apparaître dans leur ciel." Il faut, ajoute Morand, " établir pour nous-mêmes et pour autrui des rapports nouveaux et exacts et constants entre notre pays et le reste de l'univers ".

#### La forme littéraire de l'insolence

Rapports nouveaux entre l'Europe et le monde, entre les hommes et les femmes, entre les mots d'abord. Parce que Morand voit tout de suite ce qui cloche, le décalage entre l'idée reçue et ce que lui aperçoit. Insolent. Il ne sera pas un de ces écrivains diplomates, il ne tentera pas de concilier la littérature et le pouvoir, à cause de l'exemple de son ami Philippe Berthelot, et puis à cause de sa manie de faire ce qu'il ne faut pas. Une vieille habitude qui l'a amené, par exemple, à se déclarer dreyfusard, un jour au lycée, parce qu'il était le seul de sa classe.

Insolent donc, plus que dandy. Morand écrit des nouvelles. Du moins est-ce ce qu'il fait le mieux. Ses romans ont toujours et paradoxalement des airs d'exercices imposés. Tandis que les nouvelles, cette "petite forme", où les portraits de villes ont une allure naturelle, cette suprême élégance de cavalier... Valéry Larbaud remarque qu'elles sont une manière du poème : des poèmes plus longs, plus complexes, animés d'un autre rythme, des poèmes où les personnages font avec les objets un ensemble, toujours maintenus à distance, sous le regard. Il n'est que de comparer les textes des *Lampes à arc*, poèmes, et ceux des *Nuits*, c'est toujours la même " façon d'oculiste ", comme dit Proust. Une manière tendue et musclée, précise, coupante presque, d'échapper aux maladies du roman ; " la nouvelle est un os ", dit Morand, tout l'art, c'est de couper. Tout roman, s'il ne se souhaite pas fleuve, devrait aboutir à la longue nouvelle.

Ne pas perdre de temps. A cause de cette hâte, qui lui faisait dire : " J'ai passé la moitié de ma vie à ne pas dire au revoir ", ou fuir en toute circonstance les " troisièmes actes inutiles ", on a éternisé un " *Morand-Express* ", comme dit Jean-François Fogel, l'homme qui voudrait qu'on fasse de sa peau une valise, celui qui tire plus vite que son ombre, voyageur qu'on attend en

vain au bas des passerelles, car il est déjà reparti. Il a tant commenté, et tant d'autres avec lui, cette maladie d'époque \_ notre époque \_ qu'on peut à tout hasard retenir contre lui le délit de fuite et plaider cette magnifique curiosité, faite de rapidité d'esprit et de convoitise, qui l'a mené par le bout du nez, tiraillé par ses deux démons, une intelligence trop aiguë, un appétit boulimique de sensations \_ une alliance assez rare.

Roger Nimier résume ainsi les voyages : " La géographie universelle sera le grand sujet de sa vie, parce qu'une jeune femme chez lui rencontrera toujours un fleuve, un océan sera là pour accueillir un drame, et parce qu'il y aura toujours une statistique pour contempler une passion. " Les voyages, la vitesse, le luxe et les jeunes femmes, et sa princesse roumaine, la belle Hélène Soutzo, dont Cocteau disait : " On dirait une Minerve qui aurait avalé sa chouette... " Nous voici au coeur de la planète-clichés. Pourtant, comme dit encore Nimier, c'est bizarre, un homme pressé qui vit si vieux, qui s'égare si souvent, " que la distraction attire et que l'ennui recueille ". " Plus agile que nous "

Dans la préface attendrie, somptueuse et taquine, que fit Marcel Proust à Tendres stocks, il note : " Ce nouvel écrivain est généralement assez fatigant à lire, parce qu'il unit les choses par des rapports nouveaux. On suit bien jusqu'à la première moitié de la phrase et là on retombe. Et on sent que c'est seulement parce que le nouvel écrivain est plus agile que nous. " Attention, écrivain difficile. Alors, pourquoi cet amateur de raccourcis saisissants, d'images provocatrices, qui transforment les couvents jésuites en " molaires noires et déchaussées ", ne rate jamais le détail réaliste et meurtrier qui gèle les plus beaux élans amoureux, qui peint ainsi Venise : " Tout battait l'eau saumâtre, la tirait à soi ainsi qu'un drap ", est-il un écrivain réputé amusant, sexy, chic ?

Ce n'est pas seulement à cause de son sens du " personnage ", à cause des gazettes ou de la publicité dont il sut toujours entourer la parution de ses livres. C'est à cause de l'ennui. Morand craint d'ennuyer, parce qu'il craint de s'ennuyer et qu'il sait ce que c'est. C'est peut-être sa vraie modestie qui en fait un auteur à succès, trop inquiet pour raconter autre chose que des histoires séduisantes. Et il trouve un public ravi du presque scandale, attiré par les lumières, retenu par la surprise, et la grâce de Morand, et les séductions de son intelligence. Morand montre les choses autrement, puisque c'est un poète. Il saisit l'été blanc, le " fragment de bonheur durci ", qui va bientôt fondre et se disperser, il l'éternise. Poète qui ne croirait pas au livre. Juste à la beauté de la neige, au plaisir des histoires, en plus.

Geneviève BRISAC

**dossier**

**Paul Morand, fidèle au pire**

## **La tournée des civilisations**

Article paru dans l'édition du 23.02.01

**De New York à Tombouctou en passant par Paris, leçons de plaisir et de civilité**

Sujet de dissertation pour les classes terminales : faut-il boudier et mettre au rebut les grands écrivains qui n'ont pas eu une attitude très honorable ni très clean pendant des périodes décisives comme l'Occupation ? Bien sûr, le talent de l'auteur ne rachète ni les turpitudes ni les faiblesses de l'homme. Le style n'a jamais été une excuse. Pourtant, il reste comme une sorte d'évidence. Et il continue de séduire même les lecteurs les plus avertis, pour les faire méditer (sans doute) sur les mystères de la littérature... C'est quoi, le style au juste, notamment chez Paul Morand ? Difficile de résumer ce mélange de grammaire et de magie, d'élégance et d'émotion, de battements de coeur et de correspondance des temps, de charme et de futur antérieur. Puis il y a le toucher de mot, l'art des raccourcis, la musique rapide des phrases, l'acuité du regard et cette façon de traiter ensemble les petits événements et les grandes affaires.

Chez Paul Morand, les vérités profondes arrivent avec des airs de fête. Elles portent le masque de la légèreté, sinon de la frivolité. « Le beau, c'est le vrai bien habillé... » Prenez, par exemple, ce mot d'enfant : « Maman, pourquoi est-ce qu'on se déguise en noir pour pleurer ? », ou cette description d'une Parisienne à la campagne : « Le soleil déclinait. On attendait pour déjeuner la jolie femme. Elle arriva. Elle descendit, hésitante, de sa voiture ; avec regret, elle vit s'éloigner ce dernier abri, ce boudoir sur roues, cette cage mobile qui la protégeait [...]. Alors, cette personne magnifique, à laquelle peu de présidents du Conseil résistèrent, s'arrêta net, comme devant une rivale : elle venait d'apercevoir la nature. » C'est ce qu'on appelle un « morceau de bravoure ». Morand recommandait le « style probe », qui respecte la proportion entre les mots et les choses. Il détestait l'éloquence, les trémolos et les superlatifs. Il préconisait même des cures de laconisme pour les jeunes générations.

Entre le début des années 1930 et celui des années 1950, il a publié de nombreuses chroniques dans les revues et les journaux. Elles furent ensuite rassemblées dans divers recueils, de *Papiers d'identité* à *L'Eau sous les ponts*. Jean-François Fogel (1) a repris la majeure partie de ces textes et les a redistribués selon des thèmes comme « L'auteur et sa légende », « Civilités », « Manières françaises », « L'usage de la planète », « Images de Manhattan », « Made in England », « La France maigre », etc. Chronique vient de *khronos*, en grec le temps. Voilà le sujet de Morand : c'est le temps qui passe, le destin des générations, les décalages horaires. Pour capter cette chose impalpable et mystérieuse - l'air du temps -, il faut être à la fois très moderne et très archaïque. Faire en quelque sorte tous les métiers. Savoir surprendre, par exemple, les reflets de l'éternité dans une partie de basket-ball à Tel-Aviv ou dans le silence de ces « grandes ombres noires » du Sahara, écoutant religieusement Beethoven sur les bords du Niger.

C'est une façon de se demander : « Quelle heure est-il ? » Et l'on se frotte les yeux, mal réveillé : « Déjà 7 heures ! Nous sommes en quelle année, dans quel siècle ? » Morand raconte que, pendant son enfance, il avait été fasciné par la vitrine du *New York Herald*, « où quatre horloges marquaient à la fois l'heure de Paris, de New York, de Tokyo et de San Francisco ». On se levait ici, quand on se couchait là-bas ! C'était une découverte aussi importante que le *cogito* de Descartes. Après cela, Morand décida que l'univers serait sa chambre et qu'il deviendrait un de ces « parcoureurs du monde » qui cherchent « une vérité supérieure aux

frontières ». Durant les années 1930, cet aristocrate cosmopolite, ce paresseux très occupé, entreprit de faire l'inventaire de la planète, parcourant celle-ci comme un grand dictionnaire, cultivant « les échanges sentimentaux entre l'Ancien et le Nouveau Monde », faisant le portrait de chaque ville comme celui d'une femme et rapportant des images de l'univers comme on fait son marché. Sous la plume de cet homme pressé, qui donnait des leçons de plaisir, de raffinement et de civilité, les bonheurs d'expression foisonnaient. Se trouvant de l'autre côté de l'Atlantique, sur la plage de Copacabana, Morand pensait « au Portugal, derrière l'horizon, pareil à une de ces petites vieilles qui sont restées au village ». Venise, Madrid, Londres, Manhattan, Buenos Aires, Rio de Janeiro, Bangkok, Singapour et... les bords de la Loire : Paul Morand faisait encore la tournée des civilisations à la veille du désastre. « Il se dépêchait d'achever sa visite avant la fermeture », comme le note joliment Fogel.

L'écriture était une sorte de voyage, et les voyages la mettaient en mouvement. « Nous allions au diable chercher un autre nous-même... » C'était la devise ou la morale de Morand mais, parfois, il n'était pas nécessaire de rejoindre le bout du monde pour que viennent les mots et les phrases. Il suffisait de changer d'arrondissement, comme en témoignent ces pages étonnantes sur « Paris-cafard, Paris à marée basse, Paris-vacances »... En 1925, les jeunes héros des années folles et du premier après-guerre s'étaient dispersés, craignant d'être rattrapés par leur légende. Mais Morand allait être mangé par la sienne. Car la légende est une ombre vorace. Réputé pour ses excès de vitesse, chez les lectrices de province, il lui arrivait pourtant de vanter les mérites de la vie tranquille, et de sermonner les fanatiques de la vie rapide - ces « snobs du Temps ». On le soupçonne d'avoir aimé souvent la lenteur des flâneries parisiennes et d'avoir emporté, dans ses poches, le plan du métro avec l'atlas de l'univers, pour repérer tout de suite où se trouvaient Tombouctou et la station La Motte-Picquet-Grenelle. Morand considérait l'immobilité comme sa pire ennemie. Cela ne l'empêchait pas d'avoir la nostalgie d'une existence sédentaire. « Ignorez-vous que l'on change, que l'on peut en une seule journée être double, triple, intermittent ? », demandait-il à ses lectrices de province.

Contradictions de Paul Morand : le même qui tenait des propos teintés de racisme, sur les Noirs et sur les juifs, dénonçait les méfaits de l'exclusion dans un texte sur le goût et le luxe. « On change », disait-il... En 1942, il ferait l'éloge de la censure et du « style Vichy ». Comment des esprits si fins et, par ailleurs, si pénétrants, peuvent-ils verser dans de telles aberrations ? Eternel problème, et pas seulement pour les classes terminales.

**François BOTT**

## Un curieux séducteur

Article paru dans l'édition du 23.02.01

D'où peut bien venir, en 2001, le charme étrange, mêlé d'une certaine répulsion, qu'exerce ce vieux cavalier tenant un Journal inutile - de quatre-vingts à quatre-vingt-huit ans - en continuant d'avoir « tous les défauts » ? Vichyste jamais repenté - incarnant une nation qu'on a voulu si longtemps cacher aux enfants du baby-boom, nourris au mythe de la France résistante. Xénophobe tous azimuts. D'un antisémitisme permanent, d'un autre âge - Morand étant effectivement « d'un autre âge », contrairement à certain romancier antisémite d'aujourd'hui, pour la défense duquel on pétitionne. Oui, Paul Morand est tout cela. Et aussi homophobe, d'une manière devenue ridicule - il pointe néanmoins, avec justesse, l'irruption du conformisme dans un supposé non-conformisme sexuel. De même, sa misogynie ne va pas sans une saine dénonciation des stéréotypes dans lesquels s'enferment presque toutes les femmes de sa classe, la bourgeoisie : jeu social constant, « force de la femme faible », « chantage de l'inférieure ». Et puis, quelle femme sensée pourrait nier avoir un jour pensé ceci : « Plus les femmes sont idiotes et plus elles sont malignes. Je veux dire qu'inaccessibles à la raison, elles arrivent plus vite au réel, par des raccourcis d'elles seules connus » (18 mai 1969).

Voilà probablement le premier ressort de cette curieuse séduction. Enfin un misogyne averti ! Enfin une absence radicale d'hypocrisie ! Dans ce malentendu entre les hommes et les femmes, où, dit-il « un mariage «heureux» » est « un armistice », il est évidemment plus excitant de croiser le fer avec un adversaire lucide que de louvoyer, comme il faut désormais le faire souvent, aux prises avec de vieux petits garçons croyant avoir dépassé ledit malentendu sans l'avoir pensé (quelques romans venant de paraître en sont une preuve parfaite). « J'ai toujours été intéressé par le contraste entre la vie sociale et la vie sexuelle », constate Morand dans le film passionnant de Pierre-André Boutang, *La Traversée du siècle* (1). Dans son journal, il est plus précis : « Le mariage, c'est le social ; l'amour, c'est l'individu, cela se sait ; curieux à observer le moment où l'amour, sentiment antisocial, pénètre dans le social, et le détruit, tout en se détruisant soi-même » (11 décembre 1975).

Il y a sans doute une autre raison, plus irrationnelle, à l'attrait de Morand. « Les femmes sentent mystérieusement qui les aime », écrit-il (24 octobre 1968). Et Nathalie Baye (qui fut la lectrice de sa femme, Hélène, devenue aveugle), dans le film de Boutang, après avoir lu la fin de la nouvelle « Céleste Julie ! », magnifique de liberté (2), se souvient, amusée et émue : « Il avait une manière de me parler pleine de séductions. Il prenait grand plaisir à faire la conversation aux femmes. » Les amis de Paul Morand évoquent, eux, avec envie, ces jeunes femmes, de cinquante ans ses cadettes, qui partaient en voiture avec ce vieil amoureux de la vitesse (jusqu'à la fin de sa vie) et des jeux de l'amour (jusqu'à quatre-vingt-quatre ans). « J'ai été toute ma vie infidèle physiquement, et profondément attaché par le coeur. J'ai peu de coeur, mais ce peu est en acier » (31 août 1968). Cet attachement est allé à Hélène, connue en 1917, épousée en 1927. Jusqu'à sa mort, en 1975, « nous fûmes toujours des amants mariés ! », s'écrie Morand (1er janvier 1976), lui qui, toujours vigilant, se recommande : « Quand je la pleure, faire attention de ne pas pleurer sur moi » (7 septembre 1975).

C'est bien par « ce maintien », que décrit Jean-François Fogel dans sa préface aux Chroniques 1931-1954, qu'on est ébloui, parce que Morand « reste sur son quant à soi en donnant des cours de plaisir ». Parce qu'il a toujours « vécu au comptant » (13 mai 1974), dans ses erreurs comme dans ses grandeurs, et que, conclut Fogel, « hélas, nous n'avons plus tant de professeurs enseignant «la liberté en gants de chevreau» ».

**Josyane SAVIGNEAU**

## Les grandes vacances de Paul Morand

Article paru dans l'édition du 16.08.91

Paul Morand naquit en 1888, alors que le XIX siècle donnait déjà des signes de fatigue. Cela procure, paraît-il, de curieux sentiments que d'arriver quand un monde s'en va. Quand des gens font leurs valises et quand des silhouettes s'effacent. On regarde l'heure et l'on se reproche son inexactitude. L'existence prend un air de mois de septembre. Elle se moque de votre jeunesse et revêt des couleurs d'arrière-saison. Paul Morand aurait très tôt, sans doute, l'allure pressée des retardataires qui, victimes d'on ne sait quel contretemps, viennent voir tout de même la fin de la représentation.

Paradoxalement, cette enfance fin de siècle inspira au futur romancier la passion de la vitesse et le goût de la vie moderne. En 1905, il eut comme précepteur Jean Giraudoux, qui le renseigna sur le siècle nouveau. Le maître était à peine plus âgé que l'élève. Il lui donna des leçons de légèreté. C'était une excellente école dans une époque qui préférerait la pesanteur et les tragédies.

En 1920, Paul Morand serait prêt pour le départ des années folles. Sous les ordres du starter, il y aurait aussi les surréalistes français et les grands Américains de la génération perdue. Malgré les qualités de la concurrence, l'auteur de l'Europe galante serait l'un des champions du monde. " Le premier à écrire en jazz ", si l'on en croit Céline. Cet athlète complet et cosmopolite, qui ne savait rester longtemps au même endroit, livrerait les secrets de son mode de vie dans un roman, l'Homme pressé. Il expliquerait ou dépeindrait son impatience de se trouver ailleurs et de connaître les sensations que procure le dépaysement.

Paul Morand, qui exerçait aussi le métier de diplomate, serait " mis en congé " de 1926 à 1938. Ces grandes vacances lui permirent de voyager encore davantage. Mais il continua de mener diverses négociations, car la littérature réclame de la diplomatie, ne serait-ce que dans les rapports que l'homme, cet " animal triste ", entretient avec ses souvenirs et ses fantômes. Il s'agissait, en quelque sorte, d'appivoiser ou de désarmer " le passé à tête de mort ".

DURANT ces années, Paul Morand visita les Caraïbes, traversa l'Amérique et poursuivit ses promenades sur les bords de la Méditerranée. Puisque la planète tournait, il jugeait naturel de l'imiter. C'était la moindre des grâces. Il assimilait " l'immobilité " à " la chasteté ", tandis

que, d'après lui, " le mouvement " ressemblait au " désir ". Les départs lui étreignaient le cœur autant que les débuts de l'amour, et lui faisaient ressentir la fragilité de l'existence. Dans Hiver caraïbe, à la date du 9 novembre 1927, Paul Morand écrivait : " Celui qui va partir peut se croire maître de sa vie, comme celui qui a pris la décision de se suicider le soir même. " Partir, c'est à la fois se soustraire et s'arracher. On ne sait jamais trop ce que l'on quitte. Ai-je été heureux dans cet endroit ? On se pose la question sans pouvoir répondre. Les choses sont trop mélangées. Le désarroi et le bonheur se confondent. De là, sans doute, le caractère pathétique des gares, des ports ou des aéroports, et l'incertitude ou le désenchantement qui s'emparent des voyageurs. Ils feignent de penser qu'ils ne s'en iront pas, car le présent se rebelle contre ce proche avenir qui les dévore, mais il se rebelle inutilement. A la date du 10 novembre, Paul Morand notait : " Violente envie de ne pas partir. C'est l'heure de la défaillance. Je pense au jeune Robinson Crusoé qui, dès la première tempête sur les côtes d'Angleterre, dégoûté des aventures, voudrait revenir chez son père, mais n'ose pas. A l'origine des exploits du héros de Defoe, il y a la peur, la peur de rentrer chez soi. "

Malgré ces dernières hésitations, Paul Morand s'embarqua sur son paquebot. Afin de modérer les longueurs de la traversée, il faisait des réussites " comme une pensionnaire de maison close ". Ou bien il s'intéressait aux moeurs des autres passagers. Il s'étonnait de cette habitude française qui consiste à dire : " Moi, si j'étais le gouvernement... " Cela devait être un tic de langage. Les physionomies des gens ne trahissaient pas seulement leur appartenance nationale, car il arrivait à Paul Morand de rencontrer " des joues gothiques, des fronts de la Renaissance, des chevelures du XVIII ou des nez 1830, comme si les siècles étaient des pays "

Roger Nimier dirait de Paul Morand qu'il était le " surintendant des bords de mer ". A la fin de 1927, il allait, en effet, inspecter les côtes de la Guadeloupe, de la Martinique, de Trinidad, du Venezuela, de Haïti, de la Jamaïque, de Cuba et du Mexique,. Au passage, l'homme pressé fit cette remarque : " Ce qui est amusant dans le voyage, c'est que l'on traverse, dans le sens de la largeur, des vies qui continueront à pousser jusqu'à la mort, dans le sens de la longueur. " Il avait également à l'esprit le mot de Chamfort sur " les pauvres ". Celui-ci les considérait comme " les nègres de l'Europe ". Mais alors, que penser des " vrais nègres " ?, se demandait Paul Morand, devant leur inconcevable misère. Au terme de cette expédition, il franchit le Rio Grande, suivit " la piste apache " et se retrouva presque naturellement sur les bords du Pacifique, à " Notre-Dame-des-Anges "...

DANS Méditerranée, mer des surprises, qui fait aussi l'objet d'une réédition, Paul Morand nous conduit sur tous les rivages de ce qu'il appelle " la piscine latine ". Il court de Nice à Barcelone, de Barcelone à Cadix, de Cadix à Tanger, de Tanger à Tunis, de Tunis à Syracuse, de Syracuse à Naples, de Naples à Athènes, d'Athènes à Beyrouth, et de Beyrouth en Egypte... Olivier Frébourg, le préfacier, écrit que c'est " Hérodote au volant d'une Bugatti ". Car, si Paul Morand va vite, cela ne l'empêche pas de mêler à ses impressions de voyage des réflexions sur l'histoire, la géographie et la géopolitique.

Pourquoi la " mer des surprises " ? Parce que la Méditerranée ne mérite pas sa réputation. Depuis que la Grèce a fait d'elle " une mer littéraire ", " les professeurs la croient, à tort, dominée par l'homme, assagie par la poésie ", mais elle a toujours été le théâtre favori de ces coups de Trafalgar et de ces caprices ou retournements de l'Histoire qui découragent les diplomates et leur donnent envie d'être jardiniers. Cette mer " qui baigne les patries de la raison " n'a cessé d'obéir à l'irrationnel. Et le tourisme moderne est à mettre dans les folies méditerranéennes.

Signalons également l'essai de Jacques Darras, *la Mer hors d'elle-même*. L'auteur étudie " l'émotion de l'eau dans la littérature " (Hatier, coll. " Brèves ", 252 p.).

**François BOTT**

## **Paul Morand, le bonheur malgré tout**

Article paru dans l'édition du 11.03.01

**Alors que paraît son « Journal inutile » qui divise la critique, Arte consacre une soirée thématique à l'auteur de « Venises »**

Célébré durant les années 1920 et 1930, proscrit au sortir de la deuxième guerre mondiale, redécouvert par les Hussards (Roger Nimier, Antoine Blondin, Jacques Laurent...) au tournant des années 1950 et enfin académicien en 1968, Paul Morand (1888-1976) était quelque peu retombé dans l'oubli depuis sa mort. Vingt-cinq ans après, le voici qui revient à grand fracas sur le devant de la scène littéraire avec son journal intime ( *Journal inutile*, Gallimard, « Le Monde des livres » du 23 février). Sorte de bombe à retardement - il en avait interdit la publication avant l'an 2000 -, qui a ouvert immédiatement une ligne de partage au sein de la critique. Les uns condamnant sans appel le journal d'un octogénaire antisémite, xénophobe, homophobe et misogyne ; les autres préférant s'interroger sur cet homme d'un autre temps, sur ce styliste d'une étonnante modernité qui, dans le même mouvement, charme et repousse, séduit et répugne, puis charme encore.

Bien que divisés, les deux camps devraient sans doute se retrouver pour saluer la Thema qu'Arte lui consacre avec *Milady*, téléfilm de François Leterrier d'après la nouvelle éponyme et, en ouverture, l'excellent et équilibré documentaire de Pierre-André Boutang et Annie Chevally. Ceux-là même qui réalisèrent dans un format plus restreint le portrait de l'auteur de *L'Europe galante* pour « Un siècle d'écrivains » qui s'achevait à Venise. Et c'est encore à Venise que débute cette étonnante « traversée du siècle ». Passage obligé pour tenter d'appréhender un homme secret qui, au soir de sa vie, se racontait à travers la *Sérénissime* (dans le magnifique *Venises*, Gallimard, « L'Imaginaire »). Pour Pierre-André Boutang, Paul Morand se livre davantage dans ce texte que dans l'entretien qu'il lui accorda en 1971 et dont de larges extraits sont ici donnés.

Au bout de la lagune, Trieste, où les cendres de l'écrivain, selon ses volontés, ont été mêlées à celles de sa femme, Hélène. A partir de ce point, Pierre-André Boutang remonte le temps,

grâce à quatre volumineux albums de photographies annotées de la main de Morand et ouverts pour la première fois. Des images, et aussi des documents sonores précieux, tel celui où l'on revoit Paul Morand relatant à Roger Stéphane, avec un art consommé du détail, la première visite que lui fit Marcel Proust en 1915. L'auteur de *La Recherche*, qui préfacera *Tendres stocks* (1921), deviendra un ami du couple et surtout de la princesse Hélène Soutzo - sa « grande informatrice » -, future madame Morand. En contrepoint de ces archives, des témoignages - comme celui, inattendu, de Nathalie Baye, qui fut la lectrice d'Hélène Morand devenue aveugle à la fin de sa vie - complètent le portrait de ce grand séducteur aux multiples conquêtes mais aussi homme d'une seule femme. Une femme qui, selon Marcel Schneider et François Nourissier, fut une sorte de « corset idéologique », ce qui expliquerait en partie le choix fait par Morand en 1940 de quitter Londres pour rejoindre Vichy.

Quelques mois avant sa mort, ce grand nouvelliste au trait électrique, étincelant, que Philippe Sollers classe, dans l'histoire du XXe siècle, juste après Proust et Céline, affirmait, à l'intention de ses lecteurs posthumes, qu'il avait voulu donner « l'idée d'un homme qui a eu beaucoup de bonheur dans sa vie ». Et qui en offre encore, malgré tout.

**Christine ROUSSEAU**

## **HISTOIRES LITTERAIRES La vieille malle de Paul Morand**

Article paru dans l'édition du 11.12.92

QUE devenait Morand ? Quel était son emploi du temps, au début des années 30 ? Il enterrait son père, en hiver, et se remettait à voyager, en avril, afin de faire mieux connaissance avec sa quarante-deuxième année. Il avait abandonné provisoirement la carrière diplomatique et se trouvait " en congé " depuis 1926. Quatre ans de vacances déjà, mais cela n'empêchait pas le temps de s'enfuir et de prouver que c'était lui le champion du monde de vitesse, même si certaines journées donnaient parfois l'illusion de la lenteur.

Aussi, Paul Morand méditait sur la mort. J'ignore à quelle saison... Mais c'est une occupation comme une autre, un peu moins frivole peut-être. Entre deux voyages ou à la faveur de l'un d'entre eux, il écrivit le *Suicide en littérature* et *l'Art de mourir*. Les deux textes parurent, d'une manière confidentielle, en 1932. Les voici réédités, suivis de dix lettres de Sénèque à Lucilius, qui portent naturellement sur les mêmes sujets.

L'auteur de *l'Europe galante* pensait que son époque manquait de savoir-vivre. Et lorsqu'on est démuné de savoir-vivre, on est également démuné de savoir-mourir, paraît-il. Paul Morand citait en exemple " l'élégance des anciens " devant le trépas. La France de la Renaissance et le dix-huitième siècle retrouvèrent ces " bonnes manières ". Rabelais aurait dit : " La farce est finie : tirez le rideau. " Cependant, Morand ne mentionne pas le début de ces adieux, qui est encore plus joli : " Je m'en vais chercher un grand peut-être. " Il y a toujours quelque chose de théâtral dans les phrases de la dernière minute, mais " nulle part, on ne sut mourir mieux qu'en France ", écrit Morand, car on y mettait de la modestie, de la sobriété, de l'ironie et de la légèreté.

On s'appliquait à " dissimuler ses émotions ", ce qui témoignait d'une grande courtoisie. C'était le contraire des façons chrétiennes, " larmoyantes " et " geignardes ". Il fallait du mérite pour cela, car " nul instinct n'est plus intolérant que le désir de vivre. " Collectionneur de dernières phrases, Paul Morand compare les " styles " de divers écrivains. Celui d'Oscar Wilde, qui, pressé d'" appeler un grand médecin ", répondit qu'il ne souhaitait pas " mourir au-dessus de ses moyens ". Et celui de Henri Heine, qui fit cette réplique au prêtre lui promettant le pardon de Dieu : " Pourquoi pas, c'est son métier ! " Monsieur Littré donna son ultime leçon de grammaire : " Je m'en vais ou je m'en vas. L'un et l'autre se dit ou se disent. " Et Malherbe se réveilla pour blâmer, du regard, la " faute de français " que l'on avait commise pendant son agonie.

Traitant du suicide, Paul Morand se demandait pourquoi les pigeons mouraient beaucoup plus jeunes que les perroquets. C'était sans doute une question de " vouloir vivre "... Il observait que, depuis 1918, la France connaissait une sorte d'" inflation sentimentale " et que les succès de la mélancolie jetaient le discrédit sur l'existence. Aussi, la jeunesse de 1930 éprouvait pour le " suicide littéraire " la même attirance que, jadis, les émules de Werther, de René et d'Oberman. Le " mal du siècle " est une mode comme les chapeaux à voilette et les mini-jupes... Morand s'interrogeait sur le paradoxe des gens qui " se tuent " dans l'espoir de " ne pas mourir ". Sénèque avait déjà médité là-dessus. " C'est folie de mourir par crainte de la mort ", avait-il écrit. Notre fin de siècle semble se vouer à l'illustration de cette lugubre extravagance.

EN novembre 1942, Paul Morand publia ses Propos des 52 semaines, que l'on redécouvre également cet automne. C'étaient des chroniques de la vie quotidienne sous l'Occupation. Morand célébrait curieusement les mérites de la parcimonie. Mais il appelait cela de la " vigilance ". " La dure loi des temps actuels nous renvoie, disait-il, aux vertus ménagères de nos pères. " Il faisait, en passant, ce bel éloge du sien : " C'était l'homme du monde le plus poli vis-à-vis des choses comme vis-à-vis des gens. De la même manière qu'il ménageait la trame d'un tapis, il prenait garde de ne froisser aucune susceptibilité. "

L'année avait mal commencé pour Paul Morand. Il avait entrepris d'adapter Nana pour le cinéma, mais Philippe Pétain le pria de ne pas favoriser la carrière de cette oeuvre " immorale ". Le régime de Vichy n'éprouvait aucune bienveillance à l'égard de Monsieur Zola. Censuré, Morand devint censeur. A partir de juillet 1942, il fut chargé de surveiller les oeuvres cinématographiques. Dans ses Propos, il fait valoir l'utilité de son nouveau métier. Il cite Sainte-Beuve : " Quand la censure n'étouffe pas la pensée, elle l'aiguise ". Et l'abbé Galiani : " Savez-vous ma définition du sublime oratoire ? C'est l'art de tout dire sans être mis à la Bastille. " Jolie formule, mais il y a quelque impudence à vanter les bienfaits de la censure lorsqu'on se trouve soi-même dans " le parti de l'éteignoir ".

Au début de ces chroniques, Paul Morand dénigrait l'Histoire immédiate. Pour le romancier, affirmait-il, ce n'est qu'" un dérangement, parfois un divertissement, souvent une débauche. " Car ce même romancier " n'aime travailler que fort avant dans la nuit, quand la vie se décante, quand la maison repose, quand le monde a oublié ". Paul Morand partageait " la haine " de

Paul Valéry pour " l'événement ". Il détestait le " bruit " que fait l'Histoire. Malheureusement, cela ne l'a pas empêché d'être du côté de la France " détestable "... Reste le charme de ces Propos. Car ils en ont beaucoup, comme tout Morand d'ailleurs. Ce voyageur jamais repent " bivouaquait " alors à Paris. Il était bien obligé, mais il avait des nostalgies. Il avait rangé sa malle à la cave. Il évoquait les aventures de ce " bagage d'éternité ". " Tout ce qui remue l'homme, écrivait-il, a passé sur toi, ma vieille malle, comme passent les vanités sur le monde. " Pour se consoler, Morand déplaçait des cartes et rêvait à des " itinéraires "...

LA " Bibliothèque de la Pléiade " publie le deuxième tome de ses Nouvelles complètes. On y trouve Rococo, Bug O'Shea, les Extra- vagants (1), le Locataire, Nazaire Droguet, Hécate et ses chiens, la Folle amoureuse, Fin de siècle, le Prisonnier de Cintra, le Dernier Dîner de Cazotte, Sacha et les vieilles, les Ecartés amoureux et Une noire affaire. " Pourquoi ai-je tant aimé la nouvelle ? ", se demandait Paul Morand en 1958, ajoutant qu'il lui avait fallu " quarante années de pratique " pour répondre à cette question. Il faut quelquefois toute une existence avant d'entrevoir le secret de telle ou telle inclination pour les dames à voilette, les vins de Bordeaux, les paysages corses, le style de Crébillon fils ou celui d'Eric Cantona...

Morand reprochait aux romans d'être " envahis " trop souvent " par la cellulite ". Il préférait " le corps maigre et sec du récit court ", où l'on se contentait de " camper les personnages ". Car " l'homme d'aujourd'hui n'est plus qu'un être campé, une personne déplacée ", disait-il. Paul Morand a quitté son dernier campement le 23 juillet 1976. La mort l'avait prévenu quelques jours auparavant, alors qu'il faisait de la gymnastique.n

**François BOTT**